

surpassée, d'une vive imagination, de dispositions des plus bienveillantes; d'une sensibilité extrême et d'une humeur toujours plaisante. Il était vraiment un homme aimable. Toutes ses qualités, dans l'occasion, se manifestaient comme enveloppées sous une forme imposante. Ses manières courtoises inspiraient le respect et l'admiration. Son éloquence facile et son éloquence l'ont placé parmi les plus grands orateurs de son temps. C'était un homme d'études. Il possédait un grand fond de connaissances puisées dans l'histoire et la littérature de l'Angleterre et de la France. Il n'a jamais oublié ses livres classiques, grecs et latins. On était étonné de voir tout le temps qu'il pouvait consacrer à la lecture. Nous avions tous deux, un jour, projeté une visite d'un mois aux ruines de l'antique Rome païenne, qui l'intéressaient vivement. Il espérait alors pouvoir se trouver libre. J'attirai son attention sur une nouvelle histoire de la Rome impériale. Mais quand je fus prêt, l'été suivant, à partir pour l'Europe, je constatai, à ma grande surprise, que ses grandes occupations ministérielles ne l'avaient pas empêché, durant les mois de l'hiver précédent, de lire les six volumes de Ferrero, ainsi que les sept volumes de l'histoire des Etats-Unis par James Ford Rhode, qui venaient de paraître. L'histoire parlementaire de l'Angleterre n'avait pas de secret pour lui. Cette histoire lui a fait connaître des maîtres éclairés, qui l'ont guidé dans la route du libéralisme. Celui qui fut notre populaire gouverneur général, lord Grey, a souvent dit qu'il se trouvait comme en compagnie de Gladstone lorsqu'il conversait avec son principal conseiller—sir Wilfrid Laurier—vu la similitude de ses vues élevées sur les choses d'ordre matériel et spirituel. Lord Grey crut d'abord qu'il aurait à servir de frein dans ses relations avec un premier ministre d'origine française et devant avoir un caractère impulsif et excitable; mais il admit en souriant qu'il avait bientôt constaté le contraire de cet état d'esprit, vu que la principale qualité qui caractérisait son premier ministre était une intelligence parfaitement équilibrée.

Durant sa longue administration, plusieurs questions difficiles, provoquant de grandes divergences d'opinion, furent soulevées. Neuf fois sur dix, ceux de ses partisans qui avaient différé d'opinion avec lui, reconnurent, après les faits accomplis, que le jugement de Wilfrid Laurier était le meilleur.

Sir Wilfrid Laurier dut souvent aborder des problèmes dans lesquels les intérêts en conflit paraissaient presque inconciliables,

et sur lesquels les divergences d'opinion se manifestaient sous une forme très vive. Cependant, les principaux intérêts furent généralement conciliés au moyen d'un compromis sans causer aucune acrimonie sérieuse—et cela lorsque les opposants ne s'appuyaient que sur des raisons purement sentimentales, et lorsque ces problèmes étaient angoissants et soulevaient des difficultés d'une nature réellement désespérante.

L'ex-premier ministre—sir Wilfrid Laurier—manifesta dans plusieurs occasions son anxiété en présence de la complexité des situations. "Combien il est difficile, disait-il, de gouverner un pays dont les habitants n'ont pas tous le même idéal national." Il comprenait que ce manque d'unité était naturellement dû au fait que nous sommes encore à l'état de colonie; que nous formons une agglomération composée de plusieurs races, et qu'un idéal national ne peut exister où il n'y a pas une nation.

Il y a des gens qui tirent leur inspiration de l'unique amour de leur pays natal—le Canada—et il y en a d'autres dont les préférences s'étendent au delà des frontières du Canada. Tant que cette situation durera, nous serons exposés à la répétition de crises plus ou moins aiguës—provenant d'idéals opposés.

Sir Wilfrid Laurier consacrait toute son énergie à façonner l'âme de notre peuple dans une matrice purement canadienne, afin qu'il en sortît des citoyens se considérant, dans toute l'acceptation de ces mots, comme des compatriotes unis.

A-t-il, dans ce sens, travaillé en vain? L'avenir répondra à cette question. Mais le moins que l'on puisse dire, c'est que, depuis une vingtaine d'années, plusieurs, en Canada, se sentent plus fiers de leur pays d'adoption, et j'en ai rencontré qui ont graduellement lâché le lien qui s'attachait à leur ancienne mère patrie pour se considérer eux-mêmes comme des Canadiens, bien qu'ils eussent auparavant projeté de retourner en Europe.

Sir Wilfrid Laurier visait le but où l'unité nationale pouvait être accomplie et reconvenue. Il le signala dans une occasion solennelle, alors que des représentants de tous les Dominions britanniques se trouvaient réunis en présence de Sa Majesté George V—qui était dans ce moment le prince de Galles. C'était à l'occasion du trois-centième centenaire de la fondation de Québec par Champlain. Au dîner présidé par le comte Grey, sir Wilfrid Laurier s'exprima comme suit: